Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 9 (1876)

Artikel: Essai critique sur le matérialisme au point de vue des éléments de la certitude

Autor: Dufour, A.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379198

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ESSAI CRITIQUE SUR LE MATÉRIALISME

AU POINT DE VUE

DES ÉLÉMENTS DE LA CERTITUDE

A M. le Dr Du Plessis, prof. à l'université d'Erlangen.

Mon cher ami,

Il te souvient peut-être de certain entretien, accidenté par les cahots du wagon, interrompu par le sifflet de la locomotive, gêné par le mouvement qui se produisait à chaque station du train, mais que nous n'en poursuivîmes pas moins pendant une bonne heure, au mépris de tant d'éléments de distraction. L'ardeur imperturbable que nous mettions à discuter semblait fournir un argument inespéré à la thèse que je soutenais, puisque je défendais, à l'encontre des théories scientifiques modernes, la doctrine dualistique.

Tu appartiens, de près ou de loin, à cette école, admirable de patience et d'efforts laborieux, formidable par l'autorité qu'elle s'est acquise, à cette école, disais-je, qu'ont illustrée et qu'illustrent encore les Cabanis, les Moleschot, les Vogt, les Hæckel, les Taine, et tant d'autres, auxquels Darwin, cet audacieux génie, a prêté, indirectement, il est vrai, le concours de ses gigantesques spéculations.

Mieux que personne, tu sais mon respect pour ces maîtres de la science et de l'analyse; aussi n'est-ce pas en adversaire, mais en spectateur désintéressé de la lutte, je dirais presque en disciple indépendant, que je t'adresse ces lignes. Longtemps ébloui par l'entassement merveilleux des matériaux accumulés, à force d'études et de labeurs, par tant d'hommes

de génie, outré par les injures gratuites que la routine des siècles leur jetait à la face, j'ai cédé moi-même aux séductions de leur prestige, sans tenir compte de certaines révoltes intérieures que je prenais pour l'écho héréditaire des vieux préjugés.

Aujourd'hui encore, je te concède volontiers qu'au point de vue de leur valeur relative, les déductions des naturalistes, par cela même qu'elles cherchent à s'étayer sur des faits sensibles et certains, ont un avantage incontestable sur les spéculations idéalistes, nées dans le vide, et destinées à y mourir, équations à tant d'inconnues, que la fantaisie seule peut parvenir à les résoudre, sans profit pour la vérité.

Et cependant, au moment où, quittant ses habitudes de généralisation scrupuleuse, la science a proclamé l'identité absolue du *moi pensant* et de l'*objet pensé*, de la force et de la matière, de l'esprit et de la nature, elle a, je crois, outrepassé sa compétence, et menti à sa tradition. Dans l'ardeur du combat, elle a arraché à la métaphysique ses propres armes, sans s'apercevoir que ces dernières ne valaient pas mieux pour changer de main.

Il me semble, à moi chétif, qu'il n'est point malaisé de lui rendre la pareille, et de la battre sur son propre terrain. Il suffit pour cela d'exploiter le vice originel de ce dernier échelon, de ce frêle appui sur lequel elle prétend franchir l'abîme ouvert entre elle et la philosophie ; mais il reste bien entendu que je n'élève point la prétention de contester les résultats obtenus par la science dans le domaine du relatif ; elle n'est sortie d'elle-même que pour raisonner sur l'absolu. Or l'absolu n'existe pas pour elle, pas plus que pour toi, cher ami, ou pour moi. L'absolu, c'est l'Isis impénétrable et voilé, que l'homme ne saurait contempler sans cesser d'être l'homme, c'est-à-dire un être borné, doué de cinq sens, et capable d'observation et de généralisation ; c'est le grand X que la fatalité a inscrit au fond des espaces insondables, laissant aux pauvres petits algébristes de ce monde le loisir de lui attribuer mille valeurs arbitraires, et ce qui semble leur plaire encore davantage, de le décorer de noms divers.

« A ce compte, » me diras-tu, « quel rôle assignes-tu à la philosophie? »

Je ne te marchanderai pas ma réponse ; bien plus, je puis la donner telle, qu'elle satisfasse les matérialistes les plus déterminés.

La philosophie, en tant que métaphysique, raisonne sur l'absolu, c'est-à-dire sur l'inconnu, et aboutit à l'inconnu, et ceci reste vrai, quel que soit le titre qu'elle se donne. En tant que psychologie, que logique, que morale, elle raisonne sur des faits concrets, journaliers, observables, c'est-à-dire sur une part du relatif. Dès lors, elle rentre dans la science, à laquelle elle sert de couronnement, comme l'ont si bien montré Auguste Comte, et après lui, Littré.

La philosophie purement spéculative, et cette déclaration te fera plaisir, est le domaine de l'ombre et de la fantaisie, et les rêveurs s'y promènent. La science, dont fait partie ce qui, dans la philosophie, s'appuie sur l'observation, est le domaine de la lumière, et les yeux s'y reposent.

Tu le vois, je fais la part belle au matérialisme, et je ne veux ici, entre lui et moi, aucun de ces fantômes qui se dressent entre les conclusions scientifiques et la conscience vulgaire.

Et ne va pas croire, au moins, que, par une contradiction que je vais reprocher aux naturalistes, je conteste l'existence de faits inaccessibles à l'observation. Je ne les admets ni ne les rejette, je les ignore, voilà tout. Leur essence intangible, si tant est qu'ils existent, n'affecte point mes sens et ne s'impose point à ma pensée ; là où on me montre leurs effets, ma nature bornée n'aperçoit que le résultat de causes naturelles, permanentes, et que chaque heure me permet de constater.

Le terrain ainsi déblayé, je reprends avec toi l'entretien commencé naguère en train express, et les principaux arguments qui me font rejeter, comme pour le moins incertaine, la conclusion suprême du matérialisme contemporain.

La force, a-t-il dit, *n'est et ne saurait être qu'une propriété de la matière, la pensée qu'une sécrétion du cerveau, l'esprit*

qu'une combinaison physico-chimique, dépendant d'un ensemble de circonstances passagères [1].

En d'autres termes : La matière est tout, et ces messieurs sont ses prophètes....

Mais laissons là mon exégèse, et prenant l'hypothèse, car c'en est une, poursuivons-là dans ses dernières conséquences. Je prétends prouver aux docteurs du matérialisme qu'en posant cette base, ils assurent la ruine de leur édifice, et que, du jour même où ils ont voulu, eux aussi, faire un credo, ils se sont interdit de l'imposer aux autres, voire de le leur prêcher.

En effet, qu'est-ce que la matière, et comment se révèle-t-elle à nous? La première de ces questions est délicate, et nous ne pouvons guère y répondre qu'en nous posant la seconde. En effet, le mot de matière n'est qu'une synthèse, une généralisation par laquelle nous embrassons précisément tout ce qui se révèle à nous par l'intermédiaire des sens. De ce que nous appelons matière, nous ne saisissons que les manifestations, en d'autres termes, les phénomènes. Mais ceux-ci, à leur tour, nous sont inaccessibles en eux-mêmes, et nous n'en connaissons

[1] Je n'ignore point qu'au point actuel où en est arrivé la théorie, la fameuse formule, qui prétendit faire de la pensée une *sécrétion* du cerveau, est repoussée par les matérialistes eux-mêmes. Aussi ne me suis-je servi de ces termes, ainsi que de cette expression : *Combinaison physico-chimique*, que pour résumer d'une manière commode les données de la doctrine monistique. J'estime en effet que, soit que l'on prenne le mot sécrétion au pied de la lettre, soit que l'on fasse des idées de simples phénomènes réflexes, déterminés par l'action des forces phisico-chimiques, mon argumentation subsiste dans toute sa force, si cette force n'est pas une illusion. En effet, ce que je cherche à établir, c'est que toute théorie qui donne aux phénomènes intellectuels et moraux une origine purement *matérielle*, ou pour parler plus exactement, purement *physico-chimique*, est fatalement condamnée à tourner dans un cercle vicieux, par l'impossibilité où elle se trouve de contrôler certains phénomènes personnels et subjectifs, par d'autres phénomènes également personnels et subjectifs. En d'autres termes, à ce point de vue, toute impression, toute déduction, toute opération de l'esprit, en un mot, se légitime par le seul fait de son existence, ainsi que cela sera ultérieurement démontré.

autre chose, si ce n'est les impressions qu'ils nous causent, c'est-à-dire les sensations.

La notion de matière en soi, ou d'essence matérielle, est si peu inhérente à celle des lois physico-chimiques, et des phénomènes que celles-ci produisent, que la science, qui, par une hypothèse que rien n'est venu renverser jusqu'ici, et que tout au contraire semble confirmer, décompose l'univers en atomes, que la science, disais-je, est impuissante à constater si ces atomes sont des corpuscules d'une étendue infinitésimale, ou de simples centres mathématiques d'attraction, et que cette dernière supposition paraît même la plus vraisemblable.

Quoi qu'il en soit, il reste incontestable que la matière n'est pour nous qu'une synthèse par laquelle nous désignons tout ce qui produit ou peut produire des phénomènes sensibles, et que le mot, en lui-même, n'a point, et ne saurait avoir la valeur énorme que lui donnent ceux qui vont jusqu'à le déifier, pour ainsi dire. Etiqueter n'est pas définir, et en baptisant de ce nom une essence collective dont ils ignorent l'existence, et qu'ils créent, avec raison, pour les besoins de la discussion, ils n'ont point avancé le problème en lui-même, et ils n'ont fait que donner un nom didactique commun à un ensemble de faits observés au même point de vue, voilà tout.

Mais ce côté de la question, qui a sa capitale importance, n'est point celui que j'ai à traiter ici. D'ailleurs, il a été élucidé avec trop d'autorité par des hommes de génie, tels que Berkeley, Bain, Littré et tant d'autres, pour qu'il me siée d'y revenir. Je l'ai dit, j'emprunte au matérialisme ses propres prémisses, je les adopte les yeux fermés et, sans examiner pour le moment ce qu'il peut y avoir de vide et de stérile dans ce conflit entre deux abstractions de notre esprit, la force et la matière, je répète après les princes de la science : « La pensée est une sécrétion du cerveau, » j'avoue, avec Vogt, qu'elle est à l'encéphale ce que la bile est au foie, et... autre chose, aux reins.

Ceci posé, je me demande immédiatement comment il se fait que les mêmes causes ne produisent pas les mêmes effets, et que sur mille cerveaux pris au hasard, présentant

sensiblement les mêmes proportions de substance blanche et de substance grise, les mêmes ciconvolutions et les mêmes cavités, pesant tous de trois livres à trois livres et demie, et placés dans des circonstances analogues, la pensée produite soit si incontestablement diverse, alors que la composition chimique des sécrétions hépatiques et rénales est presque absolument identique chez leurs différents propriétaires. D'emblée, il me saute aux yeux qu'il manque à ce produit du cerveau, puisque produit il y a, l'uniformité et la composition analogue qui caractérisent *tous les produits connus* d'organes semblables chez les individus de même espèce, observés à l'état sain. Mais je reconnais volontiers que cet argument a un côté spécieux ; on pourrait me répondre, en effet, que les causes déterminantes étant d'une inextricable complication, et l'organe d'une sensibilité infinie, je ne saurais saisir le fil conducteur qui aboutit à la pensée, en partant des circonstances ambiantes, tant antérieures que simultanées au moment de l'observation. Seulement, je m'étonnerai, à mon tour, non sans quelque raison, que messieurs les observateurs proclament *a priori* l'existence de ce même fil, qu'ils n'ont pas pu suivre plus que moi, et qui, jusqu'ici du moins, est resté absolument en dehors de leur observation.

Mais je veux admettre que le fil existe, car, moins pressé de conclure que mes adversaires, je n'en conteste point absolument la réalité ; je n'en sais rien, et n'ai pas l'habitude de discuter sur ce que je ne sais pas.

Donc, la pensée est bien le produit du cerveau, ou plutôt : chaque pensée est le produit d'un cerveau, ce qui n'est point absolument la même chose.

En effet, quand on conteste l'existence de l'esprit, quand on n'y voit que l'ensemble des conditions physiques et chimiques qui permettent à un estomac de digérer et à un cerveau de fonctionner, on ne parle pas, et on n'a pas le droit de parler de pensée collective, on ne peut comparer que les produits individuels. Or, il paraît incontestable que ceux-ci présentent une diversité qui défie toute classification ; je le remarquais tout à l'heure.

C'est là, à mon avis, que gît le point faible de cette théorie. En effet, prenons deux savants, deux naturalistes, Cuvier et Cabanis, par exemple, pour ne point parler des vivants. En exposant un peu de la bile de l'un et de l'autre à des réactions chimiques, nous eussions pu, sans doute, constater un produit presque identique dans le foie du premier et dans le foie du second. Passons à leurs cerveaux respectifs. Cuvier croyait en Dieu, et Cabanis à la Matière. Chacun, sécrétant ou fonctionnant de son côté, arrivait à ces deux résultats contradictoires. Comment l'expliquer? Et pourtant, Cuvier, lui, avait à sa disposition un instrument hors ligne, puisque son cerveau était énorme, et pesait près de trois quarts de livre de plus qu'un cerveau ordinaire! Lequel des deux avait raison, lequel tort? — Mystère! — Voilà deux hommes grandement instruits, deux hommes de génie, deux cerveaux faits pour la pensée et pour l'analyse, exercés par des observations sans nombre, mûris dans des sciences de même nature, et qui, au moment de formuler leur doctrine et d'assigner une cause générale aux faits multiples qu'ils avaient étudiés, sécrètent, l'un noir et l'autre blanc !

Encore une fois, lequel avait raison?

C'était Cabanis, me dit Pierre ; c'était Cuvier, me dit Paul.... Me voilà bien avancé, tout ce que cela me prouve, c'est que les sécrétions de Pierre ressemblent à celle de Cabanis, et que celles de Paul ne sont pas sans analogie avec celles de Cuvier. Survient Jacques, qui, sécrétant à sa manière, me déclare qu'ils avaient tort tous les deux !

Bref, et pour ne pas prolonger à plaisir une plaisanterie qui ne doit pas me faire perdre de vue la gravité du sujet qui m'occupe, la pensée a ceci de très différent des autres produits de la vie, c'est qu'elle ne relève que d'elle-même, ne s'explique que par elle-même, porte le sceau de son origine, et est marquée au coin de l'individualité ! Elle a son existence distincte, sa constitution particulière chez chaque sujet pensant, tandis que tous les organes de la vie ne produisent que des substances d'une texture et d'une composition qui se retrouvent identiquement les mêmes, à peu de chose près, chez tous les

sujets vivants de même espèce, toutes choses égales d'ailleurs, et abstraction faite des accidents morbides.

Mais il y a plus, et si, passant de la comparaison des produits des divers cerveaux individuels à celle des divers ordres d'idées, en prenant ce mot dans son sens le plus général, nous les apercevons, au point de vue matérialiste, toutes sur le même plan, malgré les abîmes qui les séparent. — Toutes, étant des sécrétions naturelles du cerveau humain ont, pour autant que ce dernier ne présente aucune trace ni apparence de maladie, le même droit à l'existence, l'acte de foi comme l'acte de raison, le scrupule de conscience comme l'argument logique. Dès lors, Cuvier, croyant en Dieu de toute la force de sa pensée, et ne voyant rien dans sa raison qui l'empêchât absolument d'y croire, accomplissait une fonction aussi naturelle que Cabanis, proclamant l'omnipotence de la Matière.

Veuille bien le remarquer, l'on ne saurait ici procéder par comparaison, comme on le peut, par exemple, sur de la salive prise à deux individus différents. Dans ce dernier cas, vous en examinez préalablement un grand nombre, et, arrivant à la formule chimique de la salive chez l'adulte à l'état sain, vous pouvez noter les anomalies que présente celle de tel ou tel sujet d'expérience. Mais en matière intellectuelle et morale, vous vous trouvez en présence de produits absolument différents, et qui, suivant les cas, peuvent être diamétralement opposés l'un à l'autre.

Que si l'on m'objectait que les sens peuvent servir de pierre de touche aux divers produits cérébraux, et que ceux-là seuls peuvent être admis qui sont confirmés par leur témoignage, je répondrais : 1° Que cet argument est contradictoire à la formule donnée, qui faisant de la pensée une sécrétion cérébrale, ne saurait contester la valeur de certaines sécrétions au profit des autres; 2° Que si Cuvier n'avait jamais vu Dieu, Cabanis, lui, n'avait jamais vu la Matière, envisagée comme essence universelle; 3° Qu'enfin, il y là une pétition de principes, puisque les sens ne nous donnent que des impressions, que ces impressions font naître des images, lesquelles se traduisent en pensées, soit en produits du cerveau, et qu'il serait

singulier de n'avoir pour juge et pour mesure des produits cérébraux que ces produits eux-mêmes.

Mesurera-t-on la valeur des divers ordres d'idées au degré de certitude qu'elles inspirent, et à la force de volonté qu'elles engendrent? — C'est là un étalon qui ne ferait guère le compte des naturalistes, car je crois pouvoir dire, sans faire grand tort à M. Hæckel, par exemple, que les martyrs des premiers siècles de l'ère chrétienne mettaient beaucoup plus d'entrain à mourir pour leur foi qu'il n'en mettrait, lui, à marcher au bûcher pour la plus grande gloire de la Matière éternelle.

Puisque je parle de M. Hæckel, dont plus que personne j'admire la science solide et le brillant esprit, il n'est que juste de toucher deux mots d'un point de vue qu'il expose sur la valeur respective des idées produites par le cerveau humain.

Pour lui, comme pour tous ceux qui admettent sans réserve les doctrines darwiniennes jusque dans leurs dernières conséquences, les notions, les idées, les théories scientifiques, tous les produits cérébraux en un mot, luttent entre eux pour l'existence et les meilleurs seuls survivent [1]. — Il termine même la vingt-troisième leçon de son admirable *Histoire de la création naturelle* par cette déclaration caractéristique :

« Il faut accorder présentement la prééminence aux Anglais et aux Allemands, qui travaillent aujourd'hui activement à éclairer et à édifier la théorie généalogique, et par là à fonder une ère nouvelle de progrès intellectuel. Pour apprécier le degré de développement intellectuel de l'homme, il n'est pas de meilleur étalon que l'aptitude à adopter la théorie évolutive *et la philosophie monistique* qui en est la conséquence. »

D'autre part, toutes les écoles matérialistes, et M. Hæckel avec elles, combattent l'argument que leur opposent les écrivains dualistes et idéalistes, argument basé sur l'universalité des notions de Dieu et d'âme immortelle, en prouvant que chez nombre de peuplades, grossières et sauvages il est vrai, ces notions n'existent point.

[1] Voir l'*Histoire de la création naturelle*, passim. (Paris, Reinwald, 1874.)

Il y a là quelque chose qui me trouble et m'embarrasse. Comment se fait-il que ces notions, si étonnamment répandues dans tous les stages intermédiaires, ne se trouvent ni au point de départ, ni, selon M. Hæckel et ses coreligionnaires, au point d'arrivée ? Son affirmation, d'ailleurs, n'est-elle pas hasardée, et de ce que quelques savants, dont je respecte la sincérité, en sont arrivés à une conception monistique du monde, peut-on conclure avec lui que les deux peuples qu'il nomme, et dont ils font partie, sont à la veille d'adopter cette conception ? N'aura-t-elle pas le sort de tant d'autres théories, de tant d'autres croyances, de toutes, allais-je dire, et peut-on dors et déjà admettre qu'elle soit seule destinée à surnager sur l'océan mouvant des spéculations humaines ? Mais si, d'autre part, il est vrai que les produits du cerveau, que les doctrines et les philosophies, les notions et les croyances subissent forcément la grande loi de la sélection naturelle, est-ce que les idéalistes ne trouvent pas une arme puissante dans la généralité de la croyance en Dieu, et de celle en l'immortalité de l'âme individuelle, qui s'y lie si intimement ? N'anticipons pas sur l'avenir, mais, restant dans le domaine de l'observation, raisonnons sur le passé. Jusqu'ici, du moins, les peuples ont grandi avec l'idée qu'ils se faisaient de Dieu, et plus la religion s'est épurée chez les nations, plus elle est sortie des langes de la superstition, plus elle s'est idéalisée en concevant Dieu comme le moi suprême, plus aussi ces nations ont compté dans l'histoire de l'humanité.

Remarque bien qu'ici je n'explique rien, je prêche encore moins, je constate un fait, un phénomène, si ce terme te convient mieux.

Dès lors, je pose à la philosophie généalogico-monistique ce dilemme :

Ou bien, rien n'établit, dans l'histoire positive, que les doctrines les plus vraies survivent aux autres ;

Ou bien, la conception dualistique du monde et la croyance en Dieu ont prouvé leur valeur par leur diffusion et par leurs effets, et cela d'autant mieux, que, de votre dire même, l'idée de Dieu n'existe pas aux origines de l'humanité.

Dès lors, je me trouve aussi perplexe que devant, et je n'espère plus que même la puissante sélection darwinienne arrive jamais à donner aux sécrétions monistiques et matérialistes le pas sur les sécrétions dualistiques et idéalistes.

Mais le point de vue qui, s'il n'assimile pas toujours absolument la pensée aux humeurs glandulaires, y voit néanmoins un produit matériel de l'encéphale, nous conduit, en vertu même du caractère absolument individuel qu'il impose aux élaborations de chaque cerveau particulier, à une conséquence capitale et qui me semble inéluctable; je veux parler de l'impossibilité absolue de communiquer des idées, de les faire prévaloir par la voie de la discussion, impossibilité qui me paraît en découler directement.

En effet, dans la théorie dualistique, qui distingue l'âme de la chair, la force de la matière, et l'esprit du corps, dans cette théorie, dis-je, l'esprit et ses lois forment une sorte de terrain commun sur lequel il est possible de se mettre d'accord, avant d'engager la lutte sur les doctrines opposées. La logique s'y forme, s'y développe, et devient l'arsenal, accessible à toute intelligence bien faite, où celle-ci est tenue de puiser ses armes, à peine de se voir fermer la parte du champ clos.

Mais au point de vue matérialiste et monistique, je me demande comment cette commune mesure serait possible. Je l'ai dit et prouvé plus haut, dans l'hypothèse qui lui sert de base, tous les produits de l'esprit, l'acte de foi comme l'acte de raison, la conviction morale comme la certitude intellectuelle, sont des produits aussi spontanés l'un que l'autre, ont les mêmes titres à l'existence, sont des phénomènes, en un mot, de même rang et de même valeur.

Le croyant a, dès lors, le même droit à soutenir la thèse séculaire de la raison humaine pervertie par le péché, que le savant à faire fi des dogmes incompatibles avec la raison. Bien plus, en vertu même du principe que ce dernier formule, il s'enlève toute possibilité de fixer la prééminence d'une des deux sources de conviction sur l'autre.

Pour discuter avec fruit et avec autorité, il faut absolument admettre, en dehors des mesures purement individuelles, et

dès lors relatives, une mesure absolue, générale, qui serve d'étalon commun aux arguments annoncés par chaque interlocuteur. Or cette unité de mesure est tout simplement un non-sens dans la doctrine monistique. Rien, absolument rien, ne relie l'activité des cellules cérébrales de M. Hæckel à celle des organes correspondants de ses auditeurs, rien ne lui prouve que les mots aient le même sens pour lui et pour eux, ni qu'ils soient d'accord avec lui quand ils se disent convaincus. Il s'échauffe en vain, il pérore dans le vide, et, nouveau saint Jean de l'athéisme, il peut s'appliquer cette parole de l'Ecriture : *Vox clamans in deserto*. Les arguments qui le frappent, traduisant des sensations individuelles, éveillent chez ses disciples des sensations dont rien ne lui garantit l'identité, et c'est ainsi que le matérialisme, du jour où, forçant les frontières de la science, il a voulu toucher à l'essence des choses, et proclamer, lui aussi, sa métaphysique, est arrivé, singulière conséquence, aux mêmes résultats que cet idéalisme transcendant qui faisait naguère du monde une gigantesque illusion enfantée par le moi pensant!

C'est l'histoire de cet homme qui, pour couper une branche d'arbre, ne voyait rien de plus simple que de s'y poser à califourchon, le dos tourné vers l'extrémité, et de scier devant lui.

Ce résultat n'a rien qui doive te surprendre, au fond, ces deux métaphysiques se valent..... comme toutes les métaphysiques. Partant l'une et l'autre de l'impression personnelle, et ramenant toute connaissance, l'idéalisme à l'idée inséparable de la sensation, du moins d'une sensation d'un ordre quelconque, le matérialisme à la sensation et aux idées qu'elle fait naître, elles ont englobé et noyé, l'une le monde dans le moi, l'autre le moi dans le monde. Or, si $M = m$, $m = M$; dès lors toutes deux devaient inévitablement tourner dans un cercle vicieux, et finir par s'embrasser en prétendant se combattre.

Je suis arrivé, cher ami, au terme de ma tâche. Mes raisons t'ont-elles entièrement convaincu? Il m'est permis d'en douter. En ces matières, il est plus facile de parler avec persuasion qu'avec clarté, et peut-être les sécrétions de mon cerveau te paraîtront-elles obscures, sinon biscornues. Quoi qu'il en soit,

s'il m'était permis de conclure par un conseil adressé à un homme de ton savoir et de ton intelligence, je te dirais en terminant : Fouille, étudie, examine, observe, arrache à la nature ses secrets, interroge ses lois, poursuis la savante et lumineuse carrière que tu t'es ouverte, mais, t'inspirant d'un sage positivisme, garde-toi de spéculer sur l'inaccessible, de raisonner sur l'indémontrable, et laisse aux métaphysiciens de toute école l'inoffensive prétention de pénétrer dans les arcanes de l'absolu. Tu sais faire de ton temps un trop noble usage, pour en avoir à perdre. A. DUFOUR.

Post-scriptum. — Ce travail était terminé, quand je m'aperçus un peu tard, que je te la donnais belle ! Tu me disais, en effet, dans une de tes lettres (je les garde, et pour cause), tu me disais qu'aucun appareil de l'organisme ne livre des produits identiques chez des individus placés dans les mêmes conditions, que toujours le microscope ou l'analyse y découvrent quelque différence, et que toute fonction normale, tout désordre même, offre à l'observateur un type individuel, qui varie avec le sujet observé. Je le veux bien, et je ne méconnais pas que, cela étant, ce fait ébranle singulièrement la distinction que je prétendais établir plus haut entre les fonctions du cerveau et celles des autres organes. Mais je n'en laisse pas moins subsister ma lettre telle quelle, et voici pourquoi. C'est que la pensée, pour autant qu'elle dépasse l'observation directe, ne pouvant se contrôler que par la pensée même, la seconde partie de mon argumentation gagne autant à ton objection que la première y perd. Si la fonction intellectuelle, comme d'autres fonctions, s'accomplit différemment dans chaque sujet pensant, il en résulte également : 1° Que les idées, en tant que provenant de cerveaux divers, sont en quelque sorte incommensurables entre elles ; 2° Que la généralisation est une prétention stérile ; 3° Que nul n'a le droit de critiquer la pensée d'autrui, puisqu'il n'existe pas d'unité de mesure à lui appliquer ; 4° Que, dès lors, l'individu se trouve, dans la doctrine monistique, aussi isolé, aussi incertain de lui-même, des autres, et du monde, que dans cet idéalisme outré qui réduit l'univers à une impression du moi pensant, *quod erat demonstrandum.* A. D.